

LETTRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

l'ation avec les personnalités françaises qui ne voulaient pas accepter sans espoir de revanche la défaite de 1871.

Ce sont des impressions personnelles que nous apporte la brochure de Mme Juliette Adam, Skobelev après la guerre turco-russe avait fait un voyage en Allemagne. C'était en 1881 et voici les impressions qu'il en rapportait.

Mes impressions peuvent se résumer en deux mots. J'ai été émerveillée et épouvantée, non de la force militaire de la Prusse, car je crois que nous la valons sur ce point quant à l'ensemble du moins, si ce n'est dans les détails, mais de la persévérance et du système avec lequel on se prépare et on prépare l'opinion publique à la probabilité d'une guerre contre nous.

Prévoyant une guerre possible entre la Russie et l'Allemagne Skobelev ajoutait: "Si nous étions vaincus dans les premières rangées que nous livrerions, nous userions les forces utiles de l'armée allemande qui, comme toutes les machines à bras, a besoin de ressorts huilés. Le temps, plus que nos efforts aurait raison d'elle."

Enfin il ajoutait: "Je ne crains donc pas la guerre allemande au point de vue militaire; nous pourrions être vaincus, mais sûrement vainqueurs, finalement. Le résultat définitif m'inquiète peu, ou pas du tout, mais, ce que je redoute, c'est l'œuvre du chancelier, la persévérance qu'il déploie à nous isoler pour ainsi dire."

Ceci était écrit dix ans avant la première convention militaire franco-russe, cette convention que révoqua en entier de sa main M. de Freycinet et qu'approuva Alexandre III en août 1892, à Saint-Petersbourg. Le traité d'alliance signé par Casimir Périer est de mars 1891.

Comme on le voit la réédition de l'œuvre de Mme Adam présente, en dehors de son caractère historique, une sorte d'actualité; c'est comme la préface et l'explication morale des événements qui devaient aboutir à l'union des deux grands peuples, slave et français, contre l'ennemi de toute liberté et de toute indépendance intellectuelle et commerciale contre l'Allemagne.

Que de détails précieux à côté des données générales importantes. Nos ententes Skobelev accusent, non sans raisons, Bismark d'avoir fait croire à sa mère, femme de caractère qui s'occupait d'ouvrages de bienfaisance et de propagande slave et elle se rendait à Sofia pour y créer un hôpital quand elle disparut subitement.

Ce qu'il y a de certain c'est que Bismark fit assassiner à Moscou, en 1882, le général Skobelev, le lendemain du jour où il avait tracé une sorte de programme anti-allemand dans un discours à une légation russe où il conviait la Serbie à unir à la Russie contre l'ennemi fatal.

Le lendemain, on l'aurait dans un quel-que-temps, on le ramena mort à son hôtel avec des traces de liens aux poignets. Les agents de Bismark étaient passés par là.

C'est un chapitre terriblement passionnant qui nous est raconté et que je viens de résumer avec une émotion intense. Il nous apporte une compensation réconfortante pour tout le temps que nous l'avons perdu tant d'autres fautes de la librairie L&P.

JEAN-BERNARD.

— Quand monsieur boit, ne dit-il pas qu'il perd la mémoire? — Certainement; mais... qu'est-ce que ça vous fait? — Ça me fait que c'est demain le 1er janvier et que j'emporte le cognac pour que monsieur n'oublie pas mes étrennes.

LE BULLETIN DU JOUR.

Suite de la 1ère page.

Le conflit a suscité contre nous? Le prince de Bulow ajoute qu'il ne sera pas moins indispensable de rétablir dans leur état primitif les relations de l'Allemagne avec les nations restées neutres, sans égard à la propagande organisée contre l'Allemagne, par la presse et les agents de l'ennemi. Les nécessités politiques ne sauraient entrer en ligne de compte avec les sympathies et les antipathies nationales, quelque justifiées qu'elles puissent paraître.

La préface du livre se termine par de bonnes paroles à l'adresse du parti socialiste, à propos duquel le prince de Bulow exprime l'espoir qu'après la guerre, sa coopération avec le gouvernement sera plus aisée qu'elle ne l'a été antérieurement aux événements.

Notre résumé du livre, emprunté aux dépêches de Berlin, est-il exact, et dans l'affirmative, quel est, au juste, le sentiment auquel il y a lieu de le rattacher? Est-ce une manifestation d'astucieuse diplomatie, tout courtois cynisme, ou simplement un nouvel essai de bluff, destiné à maintenir les populations allemandes dans l'état de stupéfaction où les ententes ne leur permettraient pas de se laisser entraîner à des démarches, arrivées que pourra, pourvu que soit ainsi différée la reddition de comptes, dont on entrevoit, à plus ou moins courte échéance, les désastreux mais inévitables effets. Quoi qu'il en soit, cette publication du prince de Bulow montre de plus en plus clairement que, pour les Allemands, la partie engagée est une guerre de conquête et d'organisation, une guerre de rapines et d'union douanière, une guerre de destruction et une guerre d'annexion. Qu'ils en aient entendu d'autres résultats, plus rapides et moins chers, c'est certain. Qu'ils aient renoncé à ces résultats et qu'ils rêvent d'une paix honnête, ce serait folie de le supposer, en présence de cette nouvelle manifestation, sortie de la plume de M. de Bulow, inspirée et en tout cas autorisée par son impérial maître. Difficulté de la guerre, difficulté de la paix: voilà les deux vérités que les esprits des Alliés doivent sans relâche considérer, que leurs volontés doivent sans trêve traduire en actes d'énergie et de prévoyance. Leur résolution d'être forts par les armes et par l'intelligence doit trouver dans cette manifestation sortie de la plume de M. de Bulow un nouvel aliment à leurs judicieux et courtoises résolutions; et l'on peut penser qu'ils n'y manqueront pas.

P. H. ERMONT.

UNE ECLAIRCIE AU MEXIQUE

Suite de la 1ère page.

note est exacte, il est indubitable que des conversations diplomatiques peuvent être engagées de façon amicale, et que le danger de possibilité de guerre semble se trouver amoindri. Les Missions des Affaires Étrangères et de la guerre sont d'accord qu'avec l'armée actuelle du gouvernement américain, la sauvegarde du territoire est assurée et par les troupes régulières du Général Pershing et par les gardes qui guerroillaient le long des frontières. La situation militaire ne sera pas changée et la mobilisation sera poursuivie jusqu'à la régularisation complète de la question mexicaine. Le général Pershing a déployé ses forces pour parer à toute éventualité d'attaque par les troupes carranzistes qui ont avancé derrière lui, et pour assurer la garde efficace des frontières, a mis ses armées en liaison avec les troupes des arrière.

Premier Gosse. — Si elle s'en aperçoit, elle va nous battre. Deuxième Gosse. — Aujourd'hui, rien à craindre, c'est le jour des tapis.

— Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!

— Ingrate! Ingrate! — Voilà la reconnaissance de quinze ans de dévouement, de tendresse, d'abnégation. Elle sanglotait, le visage dans ses mains, atteinte en pleine poitrine par les paroles jaillies des lèvres de cette enfant qu'elle avait si fortement chérie, quelle chérissait encore malgré tout, du plus fort d'elle-même.

— Ingrate! Mère! Répondit la malheureuse Geneviève, alors qu'un contre-travail, Berthe se pencha vers elle, répétant: — Au contraire... Quoi?... Que veux-tu dire par là? — Oh! il faut parler!

— Oh! oui, j'ai besoin de savoir, pour qu'il ne me fallait vivre avec le sentiment de votre réprobation de votre mère. — Quels mots prononces-tu là? — Une mère peut-elle avoir du mépris pour sa fille? — Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!

— Ingrate! Ingrate! — Voilà la reconnaissance de quinze ans de dévouement, de tendresse, d'abnégation. Elle sanglotait, le visage dans ses mains, atteinte en pleine poitrine par les paroles jaillies des lèvres de cette enfant qu'elle avait si fortement chérie, quelle chérissait encore malgré tout, du plus fort d'elle-même.

— Ingrate! Mère! Répondit la malheureuse Geneviève, alors qu'un contre-travail, Berthe se pencha vers elle, répétant: — Au contraire... Quoi?... Que veux-tu dire par là? — Oh! il faut parler!

1819 Miles/ DENVER Plus que les deux-tiers de la distance à travers le Continent NEW YORK

1819 Milles en 24 Heures

par un Hudson Super-Six

Un Record d'Endurance qui n'a Jamais été Égalé

Par aucune autre Machine de Voyage

Quel homme, aujourd'hui, connaissant les faits... tenterait de la dépasser? La vérité se trouve dans le domaine du roman. Pensez donc, une invention récente, appliquée à un Light Six, accablant sa force motrice de 80 pour cent. Les records officiels commencent à s'écrouler, avec le visa de la A. A. A. Alors tout le monde automobile a dû reconnaître que c'est un moteur supérieur à tous les autres. Mais beaucoup de personnes demandent: "Et la question d'endurance? Un moteur si flexible, si rapide, si puissant, peut-il supporter des années d'usage sur les routes?"

Tous les Records sont Dépassés

Il nous a pris un Super-Six chassé—certifié par les officiers de la A. A. A. Ce moteur avait déjà fourni une course de plus de 2000 milles à une vitesse dépassant 80 milles à l'heure. Il avait fait une course d'un mille, à Daytona, à la raison de 102.53 milles à l'heure. Et il a lancé cette voiture sur une piste de 1819 milles, une distance équivalente à celle de New-York à Denver, en 21 heures de course ininterrompue, à une vitesse moyenne de 75.8 milles à l'heure. A la fin de cet essai—après 1000 milles d'une épreuve surpassant tous les records—la voiture fut examinée officiellement et on n'y trouva aucune évidence sensible d'usure.

Antérieurement, le meilleur record d'une voiture automobile prise en stock, était pour 24 heures, 1196 milles. Le Super-Six a dépassé ce record 52 pour cent.

Le plus haut record d'une voiture étrangère était pour 24 heures 1581 milles. Mais ce n'était pas une voiture en stock. Le Super-Six a battu ce record, 15 pour cent.

Quelle sera sa durée?

Il nous faudra encore nombre d'années, avant que nous puissions dire quelle sera la durée d'un Hudson Super-Six.

Mais les records que nous citons ont trait aux plus grandes épreuves auxquelles une automobile ait été soumise. Plus d'un fameux moteur n'a pu soutenir une épreuve de moins forte. Il faut des années de courses ordinaires

Records Insurpassables Détenus par le Super-Six

Tous ces records accomplis sous la surveillance de la A. A. A. avec une voiture certifiée de stock, ou de stock chassé, et surpassant toutes les machines automobiles de stock dans ces essais.

- 100 milles en 30 min. 21.4 sec. moyenne vitesse de 74.6 milles à l'heure pour un touring-car à 7 passagers avec chauffeur et passagers.
- 75.8 milles dans une heure avec chauffeur et passagers dans un touring-car à sept places.
- 104 points de départ, à 50 milles à l'heure en 16.2 sec.
- 1819 milles en 21 heures à une vitesse moyenne de 75.8 milles à l'heure.
- Plus de 2800 milles à une vitesse dépassant 75 milles à l'heure sans qu'il fut constaté la moindre usure dans l'importante partie de la machine.

PRIX

Phaéton, 7-passagers.	\$1475
Roadster, 3-passagers.	\$1475
Cabriolet, 3-passagers.	\$1775
Séjan de touriste.	\$2000
Companion Roadster.	\$1525
Limousine.	\$2750

Tous prix F.O.B. Détroit.

H. A. TESTARD, Distributeur

353-355 rue Baronne Phone Main 3066

LOUISIANE ET MISSISSIPI

Suite de la 1ère page.

Rosedale, 4 juillet. — George Ruhl et George W. Davis, ce dernier un enfant de 7 ans, se sont accidentellement noyés ce matin dans le fleuve Mississippi à Indian Point, Ark., quinze milles sud de Rosedale. M. Ruhl et le gamin sont tombés à l'eau d'un bateau-moteur au moment où ils se terrassaient.

Biloxi, 4 juillet. — R. M. Randolph a été élu chef de police de Biloxi et Marshall Michal a été élu secrétaire municipal. Ils étaient candidats sur le ticket démocrate.

— Les Italiens flanquent des coups de torchon aux Autrichiens. — Ceux-ci se serviront de ces torchons là pour essayer leurs défaites.

— Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!

— Ingrate! Ingrate! — Voilà la reconnaissance de quinze ans de dévouement, de tendresse, d'abnégation. Elle sanglotait, le visage dans ses mains, atteinte en pleine poitrine par les paroles jaillies des lèvres de cette enfant qu'elle avait si fortement chérie, quelle chérissait encore malgré tout, du plus fort d'elle-même.

— Ingrate! Mère! Répondit la malheureuse Geneviève, alors qu'un contre-travail, Berthe se pencha vers elle, répétant: — Au contraire... Quoi?... Que veux-tu dire par là? — Oh! il faut parler!

— Oh! oui, j'ai besoin de savoir, pour qu'il ne me fallait vivre avec le sentiment de votre réprobation de votre mère. — Quels mots prononces-tu là? — Une mère peut-elle avoir du mépris pour sa fille? — Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!

Accusée de parricide.

Dépêche Spéciale à l'Abeyille.

Spartanville, Lnc, 4 juillet. — La fille de Tom Dotter, fermier, et un jeune homme, Abe Tabbs, ont été emprisonnés aujourd'hui sous l'inculpation d'avoir tué Dotter. La fille aurait menacé son père de mort à la suite d'une querelle et Tabbs aurait porté le coup mortel.

Suicide de Mlle Richardson.

Dépêche Spéciale à l'Abeyille.

Chicago, 4 juillet. — Mlle Jeanne Richardson, musicienne et sculpteur, s'est suicidée hier après-midi en se jetant du cinquième étage de l'édifice fédéral. Elle demeurait à Houston, Tex. et était en visite ici avec sa mère. Mlle Richardson était fiancée, dit-on, à un néo-orléanais.

Tu es trop pure, ma chérie, trop droite... — Et puis, il y a Julien... Julien que tu aimes, malgré que tu en dises... Ne suis-je pas la première à laquelle tu te sois confiée? — Ah! je me souviens encore des mots que la virginité sut trouver pour s'échapper, sans offenser la pudeur, l'amour qui te troublait toute. — Celle qui sait s'exprimer avec une sincère, et toute comédie, quel qu'en soit le but, lui est interdite. — Elle parlait, la pauvre Berthe, avec une volubilité nerveuse, pleine de fièvre et de larmes. — Sa fille! sa chère petite fille! lui était rendue! lui était rendue tout entier! — Oh! mon enfant! mon enfant adoré!

— Et elle la serrait éperdument dans ses bras, pleurant de joie, tant qu'elle faisait la jeune fille se tait, ne sachant que dire, n'osant expliquer le pourquoi de cette comédie sublimine qu'elle avait jouée. — Et cependant, elle sentait que l'air lui manquait, dans quelques secondes, elle allait bien être contrainte de parler. — Que d'ira-t-elle? Que pouvait-elle dire? (A Continuer.)

L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans sort des abonnements au prix de 50 cents par mois, de nos bureaux, ou sous par remail, près un porteur. — ETES-VOUS ABONNÉ?

Qui pouvait savoir si ce ne serait pas pour leur Julien une consolation envoyée tout exprès par la Providence?

Hélas! s'ils avaient pu deviner ce qui se passait dans l'esprit de la misérable... s'ils avaient pu se douter qu'elle n'avait qu'un but: guetter, sur le visage de la malade son retour définitif à la connaissance d'elle-même, pour pouvoir être la première à lui parler afin d'avoir avec elle un entretien définitif. — Il fallait, à tout prix, obtenir qu'elle ne démentît pas la lettre qu'elle avait envoyée. — De quels arguments se servirait-elle pour l'amener à persister dans ce pieux mensonge? — Elle ne savait pas. — Comment arriverait-elle à ses fins? Elle l'ignorait encore. — Et comme elle se sentait très fatiguée, c'est avec la plus grande docilité qu'elle obéit à sa mère qui l'entraînait se reposer. — Montant dans sa chambre, elle s'étendit sur son lit, et un instant après, elle dormait profondément. — Pendant ce temps, Berthe avait pris place dans le fauteuil, qui venait de quitter René, et les regards attachés sur la malade, la considérant avec une compassion mêlée d'angoisse. — Qu'allait-il advenir lorsque cette malheureuse aurait définitivement fermé les yeux, pendant deux ou trois longues semaines, l'avait terrassée? — Que résulterait-il de la première

conversation qu'elles auraient ensemble? — Quelle attitude elle-même devrait-elle avoir? — Par avance, elle se sentait décidée, tellement sa commiseration était grande, à pardonner. — Mais elle, sa chère petite, en quelle disposition d'esprit la trouverait-elle? — La draine dont elle avait failli être victime, lui aurait-elle été une salutaire leçon? — Maintenant, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, les paupières closes, elle pleurait doucement au chevet du lit. — Et voilà que tout à coup à côté d'elle comme dans un soufflé, une voix murmurait: — Mère, petite mère chérie, pardon! — Un instant, Berthe s'imagina rêver; c'était un ange assurément dont la voix bruissait à ses oreilles. — Et c'était si doux, si bon, si bon, que, cette hallucination, quelle qu'elle fût, elle ne pouvait que lui être agréable. — Petite mère, pardon! pardonnez-moi, répéta la voix. — Au même temps, la pauvre femme avait la sensation de deux bras légers qui lui entouraient la cou, d'un collier si doux et si fort à la fois qu'elle ne put résister. — Elle ouvrit les yeux, vit qu'elle était bien éveillée, les yeux n'étaient point fermés, elle ne sentait rien de tout ce qui l'avait terrassée. — Et elle fut perçante, qui la tenait en face et la saisissant à son tour dans ses bras, la tenant serrée contre sa poitrine, éclatant en sanglots. — Oh! Geneviève! ma petite Geneviève! s'écria-t-elle! — Elle ne savait que répéter ce nom, comme un refrain dans lequel elle mettait toute son âme, toute sa joie et tout son espoir. — Oh! tout son désespoir; car enfin, elle pouvait savoir? — Après avoir si ardemment, si douloureusement lutté pour conserver cette enfant, ne l'aurait-elle sauvée que pour la perdre à nouveau? — Pardon murmura la jeune fille. — La main doucement posée sur les lèvres de la conyalecente, Berthe suspirait: — Ne parle pas de cela, je t'en prie, ma chérie... Plus tard, plus tard, quand tu iras tout à fait bien, quand... — Non, répliqua la jeune fille avec une énergie surprenante, tout de suite. — C'est tout de suite que j'ai besoin de savoir si je puis compter sur votre pardon... si vous me permettez de conserver mon cœur et votre souvenir.

— Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!

— Ingrate! Ingrate! — Voilà la reconnaissance de quinze ans de dévouement, de tendresse, d'abnégation. Elle sanglotait, le visage dans ses mains, atteinte en pleine poitrine par les paroles jaillies des lèvres de cette enfant qu'elle avait si fortement chérie, quelle chérissait encore malgré tout, du plus fort d'elle-même.

— Ingrate! Mère! Répondit la malheureuse Geneviève, alors qu'un contre-travail, Berthe se pencha vers elle, répétant: — Au contraire... Quoi?... Que veux-tu dire par là? — Oh! il faut parler!

— Oh! oui, j'ai besoin de savoir, pour qu'il ne me fallait vivre avec le sentiment de votre réprobation de votre mère. — Quels mots prononces-tu là? — Une mère peut-elle avoir du mépris pour sa fille? — Une mère! Etes-vous ma mère? — Suis-je votre enfant? — Je ne suis l'homme; que l'enfant de votre père et de votre sollicitude. — Doulousement frappée au cœur, Berthe s'écria: — Me parler ainsi! Me dire que tu ne es pas ma fille, alors que, depuis le retour de celle qui l'est vraiment, de par la nature, je lutte épouvantablement contre moi-même pour faire jaillir dans mon cœur une étincelle d'amour maternel!